

## À un ami lointain

Paul Chamberland

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37914ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chamberland, P. (2001). À un ami lointain. *Lettres québécoises*, (103), 7-7.

# À un ami lointain

Ta vie commence où s'achève la mienne : dans l'autre siècle.

Qu'est devenue la Terre à ton époque ?

Je ne vois pas ton visage. Est-ce bien la peine de vouloir en discerner les traits ? Ce leurre grossier, de se tendre un miroir depuis l'autre imaginé, tu en rirais.

Tu existes, tu lis ces mots.

Ton temps n'est pas le mien, mais. Dans ce présent qui est le tien, tu lis ces mots de moi qui se seront cherchés vers toi.

Toi, là-bas, dans l'avenir...

On dira que je me suis laissé aller à une fantaisie : rien qui porterait à conséquence. On conviendra que ça puisse être, au mieux, « intéressant » — comme une fiction.

Mû par une sorte de bouderie narcissique, j'aurais décidé d'ignorer mes contemporains. Je n'exclus aucun lecteur.

Tu es venu à moi depuis l'avenir.

Je ne peux m'empêcher d'imaginer que tu évolues au sein d'un peuple d'éveillés, d'amoureux. Je ne puis m'assurer de rien, bien entendu. Seul un pressentiment... Tel est le rêve, de toi vers moi, — un fil.

Que sera devenue la Terre à ton époque ? Selon toute probabilité, les choses se seront aggravées. Toi plus tard, moi dès à présent, nous partageons le même rêve, mais rien ne compte davantage à tes yeux comme aux miens que le dégrisement. Si nous voulons aguerrir l'espérance.

J'écris : je t'écris. Je ne pourrais me passer de ton écoute. Car mes propres mots me reviennent entendus par toi. Impossible d'en douter, à cause de cette façon qu'ils ont de bouger, de se prêter au soupçon. Non, pas question de se raconter d'histoires : rien n'échappe à ton oreille, tu surprends la moindre simagrée, bien tournée ou pas.

Je ne me plaindrai pas d'être soulagé du soliloque — où la pensée, piégée dans ses échos, s'empâte dans le ressassement.

Se faire le truchement fasciné de voix oraculaires, fussent-elles attribuables à l'inconscient, façon commode de se dégager de toute responsabilité. Qu'on lui oppose une simple parole humaine, et c'est assez pour que tout vaticinateur trébuche dans ses redites. Je ne suis pas le propriétaire de ma pensée, mais je ne prends pas ma dictée d'une baudruche autiste.

S'il y a dictée, elle me vient de toi, bien que l'énoncé reste à ma charge. À moi de me débrouiller pour que toi, entendant mes mots, tu les accueilles, les agrées, les fasses tiens et, du coup, me les rendes portant trace d'un libre entretien.

Ce que sera devenue la Terre à ton époque, comment l'imaginer autrement qu'en proie au chaos et à la terreur ? Puisque dès à présent le cours du monde, échappant au contrôle de l'humanité, va au gâchis. En ce « nouvel âge » des ténèbres, auquel le nôtre pave la voie en s'en faisant si bien accroire, tu te débats d'abord dans cette peau d'enfant qui devrait être accueillie comme une aurore.

Non, je ne peux pas tenir pour une inconsistante fantaisie ce pressentiment... Issu d'un peuple d'éveillés, d'amoureux, tu t'enhardis très jeune, à travers les secousses de la fin, à incarner de tout ton être un commencement. Et tu franchis, tu franchis !

Une vision dictée depuis l'avenir, de quel savoir pourrait-elle s'autoriser ? Car elle n'a, je dois bien le reconnaître, rien de flou ; je ne pourrais rien en changer comme on le fait d'une rêverie ou d'un fantasme. Elle s'impose à moi depuis l'aurore d'une nouvelle Terre...

J'aurais tort de dissimuler l'embarras dans lequel est plongé mon esprit en butte à l'indémontrable. Mais le travail de la pensée n'est-il pas de supporter l'embarras en ne déniaut pas ce qui échappe à l'expérience avérée — justement parce qu'il y a expérience ?

Je ne me défilerais pas. Tant bien que mal je dirai l'expérience telle qu'elle a lieu et à laquelle, quoi que je fasse, je ne pourrais me soustraire. Il ne s'agit pas d'étrangetés. L'inconnu qui, en elle, m'alerte et me compromet tout entier sourd du cœur humain comme gage du plus humain.

De toi vers moi, de moi vers toi, le passage est ouvert. Nous partageons le même rêve et voulons de la même volonté. Fût-ce contre tout espoir. Où que tu sois et quelle que soit la vie qu'il t'est donné de vivre, tu ne renonces pas, ça je le sais, à donner, à travers les secousses de la fin, toute sa chance au commencement.

C'est dictés par ta courageuse détermination que me viennent les mots disant une autre Terre.

*Paul Chamberland, été 1998*

Ce texte est extrait d'un recueil de poèmes à paraître, *Au seuil d'une autre Terre*.